

L'âme de Laploshka

Saki



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle a été publiée initialement sous le titre *The soul of Laproshka* dans *The Westminster Gazette* en 1910, puis dans le volume *Reginald in Russia and Other Sketches* (paru également en 1910).

La traduction suivante a été réalisée à partir du texte publié dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* de juin 1955.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Laploshka était l'un des hommes les plus méchants que j'aie jamais rencontrés, et aussi l'un des plus amusants. Il disait des choses horribles sur les autres d'une manière si charmante qu'on lui pardonnait les choses tout aussi horribles qu'il disait aux autres sur soi dans notre dos. Comme nous détestons nous-mêmes les ragots malveillants, nous sommes toujours reconnaissants à ceux qui le font pour nous et le font bien. Et Laploshka le faisait très bien.

Naturellement, Laploshka avait un large cercle de connaissances, et comme il apportait un certain soin à leur sélection, il s'en suivait qu'une proportion appréciable d'entre elles étaient des hommes dont le solde bancaire leur permettait d'acquiescer avec indulgence à ses vues plutôt unilatérales sur l'hospitalité. Ainsi, bien que ne disposant que de moyens modérés, il était capable de vivre confortablement dans les limites de ses revenus, et encore plus confortablement dans celles de divers associés tolérants.

Mais à l'égard des pauvres ou de ceux dont les ressources sont aussi limitées que les siennes, son attitude était empreinte d'une anxiété vigilante, il semblait hanté par une crainte tenace qu'une fraction de shilling ou de franc, ou de toute autre monnaie courante, ne soit détournée de sa poche ou de

son service au profit d'un compagnon en difficulté. Il offrait volontiers un cigare de deux francs à un riche client, en vertu du principe selon lequel il faut faire le mal pour qu'il y ait du bien, mais je l'ai vu se livrer à des agories de parjure plutôt que d'admettre la possession supposée d'une pièce de cuivre lorsqu'on avait besoin de monnaie pour donner un pourboire à un serveur. La pièce aurait été dûment rendue à la première occasion - il aurait pris les moyens de s'assurer contre l'oubli de la part de l'emprunteur - mais les accidents pouvaient arriver, et même l'éloignement temporaire de son sou ou de son penny était une calamité à éviter.

La connaissance de cette aimable faiblesse offrait une tentation perpétuelle de jouer sur les craintes de Laploshka d'une générosité involontaire. Lui offrir de le conduire dans un taxi et prétendre qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer la course, l'embêter avec une demande de six pence alors que sa main était pleine d'argent tout juste reçu en monnaie. Pour rendre justice à l'ingéniosité de Laploshka, il faut admettre qu'il se sortait toujours, d'une manière ou d'une autre, du dilemme le plus embarrassant sans compromettre en rien sa réputation de dire « non ». Mais les dieux envoient des occasions à la plupart des hommes, et la mienne se présenta un soir où

Laploshka et moi dînions ensemble dans un restaurant bon marché du boulevard (sauf lorsqu'il était l'invité d'une personne aux revenus irréprochables, Laploshka avait l'habitude de réfréner son appétit pour la vie de luxe. Dans ces occasions heureuses, il le laissait aller sur un filet léger). À la fin du repas, un message un peu urgent m'appela, et sans tenir compte de la protestation agitée de mon compagnon, je lui répondis cruellement : « Payez ma part, je m'arrangerai avec vous demain ». Tôt le lendemain matin, Laploshka me traqua d'instinct alors que je marchais dans une rue secondaire que je ne fréquentais guère. Il avait l'air d'un homme qui n'avait pas dormi.

— Vous me devez deux francs pour la semaine dernière, m'a-t-il dit à bout de souffle.

J'ai parlé évasivement de la situation au Portugal, où de nouveaux problèmes semblaient se préparer. Mais Laploshka m'a écouté avec l'abstraction de la vipère sourde, et est rapidement revenu sur le sujet des deux francs.

— J'ai bien peur de vous les devoir, dis-je d'un ton léger et brutal. Je n'ai pas un sou au monde. Et j'ajoutai malicieusement : je pars pour six mois ou peut-être plus.

Laploshka ne dit rien, mais ses yeux s'agrandirent un peu et ses joues prirent les

teintes tachetées d'une carte ethnographique de la péninsule des Balkans. Le même jour, au coucher du soleil, il mourut. « Défaillance de l'action du cœur » fut le verdict du médecin, mais moi, qui connaissais mieux, je savais qu'il était mort de chagrin.

Se posait alors le problème de savoir ce qu'il fallait faire avec ses deux francs. Tuer Laploshka était une chose, garder l'argent qu'il aimait aurait fait preuve d'insensibilité dont je ne suis pas capable. La solution ordinaire, qui consiste à le donner aux pauvres, ne conviendrait nullement à la situation actuelle, car rien n'aurait plus affligé le mort qu'un tel abus de son bien. D'autre part, l'octroi de deux francs à un riche était une opération qui demandait du tact. Un moyen facile de sortir de la difficulté semblait cependant se présenter le dimanche suivant, alors que j'étais coincé dans la foule cosmopolite qui remplissait l'allée latérale d'une des églises les plus populaires de Paris. Un sac de collecte, pour « les pauvres de *Monsieur le Curé* », se frayait un chemin tortueux à travers la mer humaine apparemment impénétrable, et un Allemand devant moi, qui ne voulait manifestement pas que son appréciation de la magnifique musique soit gâchée par une suggestion de paiement, faisait des critiques audibles à son compagnon sur les demandes de ladite charité.

— Ils ne veulent pas d'argent, disait-il, ils ont trop d'argent. Ils n'ont pas de pauvres. Ils sont tous choyés.

Si c'était vraiment le cas, ma voie semblait libre, je déposai les deux francs de Laploshka dans le sac avec une bénédiction murmurée sur la richesse de *Monsieur le Curé*.

Quelque trois semaines plus tard, le hasard m'avait conduit à Vienne, et j'étais assis un soir à me régaler dans une humble mais excellente petite Gasthaus du quartier Wahniger. Les installations étaient primitives, mais le Schnitzel, la bière et le fromage n'auraient pas pu être améliorés. La bonne humeur amena la bonne coutume, et à l'exception d'une petite table près de la porte, toutes les places étaient occupées. Au milieu de mon repas, je jetai un coup d'œil dans la direction de ce siège vide et je vis qu'il ne l'était plus. Laploshka examinait le menu avec l'attention absorbée de celui qui cherche le moins cher parmi les moins chers. Un instant, il me regarda en face, avec un regard global sur mon repas, comme pour dire : « Ce sont mes deux francs que vous mangez », puis il détourna le regard. De toute évidence, les pauvres de *Monsieur le Curé* avaient été de vrais pauvres. L'escalope s'est transformée en cuir dans ma bouche, la

bière semblait tiède et je n'ai pas goûté l'Emmenthaler. Ma seule idée était de quitter la salle, de m'éloigner de la table où j'étais assis, et tandis que je m'enfuyais, je sentais les yeux pleins de reproches de Laploshka qui observaient la somme que je donnais au piccolo - avec ses deux francs, je déjeunai le lendemain dans un restaurant coûteux où je me sentais sûr que Laploshka vivant ne serait jamais entré pour son propre compte, et j'espérais que le Laploshka mort observerait les mêmes barrières. Je ne m'étais pas trompé, mais en sortant je le trouvai étudiait misérablement les tarifs collés à l'entrée. Pour la première fois de mon existence, le charme et la gaieté de la vie viennoise me manquaient.

Après cela, à Paris, à Londres ou ailleurs, j'ai continué à voir beaucoup de Laploshka. Si j'étais assis dans une loge au théâtre, j'étais toujours conscient que ses yeux m'observaient furtivement dans les recoins sombres de la galerie. Lorsque j'entrais dans mon club par un après-midi pluvieux, je le voyais s'abriter dans l'embrasement de la porte d'en face. Même si je m'offrais le luxe modeste d'une chaise à un penny dans le parc, il me faisait généralement face depuis l'un des bancs libres, sans jamais me dévisager. Mes amis commencèrent à faire des commentaires sur mon changement d'apparence, et

me conseillèrent de laisser tomber des tas de choses que j'aurais dû faire à pied pour semer Laploshka.

Un certain dimanche - c'était probablement Pâques, car la cohue était pire que jamais - j'étais de nouveau coincé dans la foule qui écoutait la musique dans l'église parisienne à la mode, et de nouveau le sac de collecte se frayait un chemin à travers la mer humaine. Une dame anglaise derrière moi faisait des efforts inefficaces pour mettre une pièce dans le sac encore lointain, alors j'ai pris l'argent à sa demande et je l'ai aidé à avancer vers sa destination. C'était une pièce de deux francs. Une inspiration rapide me vint, et je me contentai de déposer mon propre sou dans le sac et de glisser la pièce d'argent dans ma poche. J'avais retiré les deux francs de Laploshka aux pauvres, qui n'auraient jamais dû avoir cet héritage. En me retirant de la foule, j'entendis la voix d'une femme dire : « Je ne crois pas qu'il ait mis mon argent dans le sac. Il y a des tas de gens comme ça à Paris ! » Mais mon esprit était plus léger qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

La délicate mission de distribuer la somme retrouvée à des riches méritants m'attendait encore. Je me suis à nouveau fié à l'inspiration du hasard, et la chance m'a

encore favorisé. Une averse m'a conduit, deux jours plus tard, dans l'une des églises historiques de la rive gauche de la Seine, et j'y ai trouvé, observant les vieilles sculptures sur bois, le baron R, l'un des hommes les plus riches et les plus mal habillés de Paris. Mettant une forte inflexion américaine dans le français que je parlais d'habitude avec un indubitable accent britannique, j'ai interrogé le baron sur la date de construction de l'église, ses dimensions et d'autres détails qu'un touriste américain voudrait certainement savoir. Après avoir obtenu les renseignements que le baron était en mesure de me donner en si peu de temps, j'ai solennellement déposé la pièce de deux francs dans sa main, avec l'assurance sincère qu'elle était « pour vous », et je me suis retourné pour partir. Le baron était légèrement décontenancé, mais il accepta la chose de bonne grâce. S'approchant d'une petite boîte fixée dans le mur, il déposa les deux francs de Laploshka dans la fente. Au-dessus de la boîte se trouvait l'inscription « *Pour les pauvres de M. le Curé* ».

Ce soir-là, au coin de la rue bondée du Café de la Paix, j'aperçus fugitivement Laploshka. Il sourit, souleva légèrement son chapeau et disparut. Je ne l'ai jamais revu. Après tout, l'argent avait été donné aux riches méritants, et l'âme de Laploshka était en paix.